

Quand le sentiment d'injustice conduit-il à la révolte ? Les leçons de la révolution allemande

Une introduction aux idées de Barrington Moore (II)

Jean-Jacques Rosat

Novembre 2014



Préambule

Lors de la précédente séance de travail de notre séminaire, l'un d'entre nous a suggéré que chaque auteur d'un exposé s'efforce, en préambule, d'indiquer les liens qu'il voit entre celui-ci et notre programme général : « rationalité, vérité et démocratie ». S'agissant de Barrington Moore et de ses idées, je vois au moins deux arguments.

[1] Une des maximes que nous devons, je crois, nous efforcer d'appliquer dans notre groupe, et pour laquelle nous devrions plaider publiquement, est celle de l'éthique de la croyance. Dans la formulation qu'en a donnée en 1877 William Clifford, elle s'énonce ainsi : « C'est une erreur (*it is wrong*) toujours, partout et pour quiconque, de croire quoi que ce soit sur des preuves insuffisantes (*on insufficient evidence*). » Dans le contexte où Clifford prononce cette phrase, celui des débats de l'époque victorienne autour du darwinisme, les croyances religieuses sont les premières visées. Mais il n'y a guère de domaine où cette éthique intellectuelle soit aussi régulièrement bafouée que celui de la philosophie, d'une part, et celui de la politique d'autre part, et donc, *a fortiori* celui de la pensée historico-politique – dont le fonctionnement est souvent, à bien des égards, proche de celui du domaine religieux. À rebours, par ses exigences scientifiques et son rationalisme, son réalisme et son sécularisme résolu, Barrington Moore pratique cette maxime, il me semble, avec une rare rigueur. Il peut donc être, pour notre propre réflexion, un appui précieux.

[2] Il existe, dans le domaine des idées politiques, une *doxa* que j'appellerai marxo-léninienne, ou peut-être même marxo-hégéliano-léninienne : un enchevêtrement de catégories et de manières de formuler les problèmes ; un réservoir d'affirmations générales sur les hommes et l'histoire, ainsi que d'interprétations et de jugements tranchés sur de nombreux événements ou épisodes du passé ; et surtout un ciel de normes à la fois (prétendument) morales et (prétendument) scientifiques au nom desquelles tout est pesé, avec son cortège d'interdits, d'anathèmes et d'exclusions. Il va de soi que les diverses et nombreuses hérésies du marxisme ou de l'hégéliano-marxisme appartiennent au même espace. Ceux qui sont tombés dans ce grand chaudron quand ils étaient petits peuvent bien essayer de s'en défaire, lire des auteurs appartenant à d'autres traditions, revendiquer sur divers points des thèses radicalement adverses ou étrangères : ils restent (c'est, en tout cas, ma propre

expérience) imprégnés du vocabulaire de cette doxa, de ses implicites, de son héritage et de ses horizons. De manière très significative, quand Jacques Bouveresse, Thierry Discepolo et moi-même avons intitulé en 2010 un colloque « rationalité, vérité et démocratie », c'était en référence à trois penseurs – Russell, Orwell et Chomsky – qui ne sont jamais de leur vie tombés dans la marmite et qui, vivant en Angleterre ou aux États-Unis, à une certaine époque et dans certains milieux, ont pu s'en tenir à distance. Ce pourquoi, d'ailleurs, il n'y a pas beaucoup de gens à Paris pour les prendre au sérieux comme penseurs politiques. Mais comme nous vivons en France, et à l'époque de la Théorie critique internationale, nous avons besoin de décider, avec rigueur et clarté, de que nous pensons d'un certain nombre d'idées, de jugements et de critères hérités du marxisme. À cet égard, Moore présente un double avantage : d'une part, il n'est jamais tombé lui non plus dans la marmite, il vient d'une autre tradition ; mais, d'autre part, toute son œuvre est une confrontation permanente, implicite ou explicite, avec les idées marxistes : il les connaît bien ; il respecte, voire partage, certaines d'entre elles ; il en récuse d'autres qu'il juge simplement fausses ; et il en balaie un certain nombre, qu'il juge intellectuellement absurdes ou moralement nocives. Là encore, il peut être un appui précieux.



Introduction

Le livre de Barrington Moore dont je voudrais vous parler ce soir, *Injustice. The Social Bases of Obedience and Revolt*, est un gros ouvrage de plus de 500 pages, publié en 1978 et jamais traduit. C'est un livre singulier, complexe dans sa structure et dans le déroulement de sa pensée, un livre à plusieurs dimensions, au point qu'on en vient parfois à se demander si l'on n'a pas affaire en réalité à plusieurs livres écrits simultanément, ou bien si l'on n'est pas dans une sorte de contrepoint où, tour à tour, chacune des voix émerge au premier plan avant de se retirer discrètement, mais n'est jamais absente, même quand on ne l'entend pas. À quoi il faudrait ajouter, pour filer la métaphore, que cette vaste fugue, si elle affiche des thèmes répétés, voire martelés et repris sous divers angles, fourmille en perspectives, en esquisses, en incitations à poursuivre : elle reste constamment ouverte et n'offre aucune conclusion synthétique.

La question centrale du livre – rappelée de manière très condensée à la page 438 – est la plus générale qui soit :

Dans quelles circonstances les êtres humains ont-ils accepté, ou parfois choisi, des vies marquées par la misère et l'oppression ? Et dans quelles circonstances les gens en sont-ils arrivés à un rejet moral de la misère, en embrassant des formes de comportement nouvelles pour eux dans leurs efforts pour résister et changer l'ordre social¹ ?

Dans la première partie du livre, intitulée « Le sens de l'injustice : quelques constantes et variables », c'est effectivement de manière très globale et anhistorique que cette question est abordée, à partir de considérations générales relevant de l'anthropologie, de la sociologie générale, de la psychologie, et en s'appuyant sur des analyses empiriques très hétérogènes : divers travaux sur la condition des Intouchables en Inde, les livres de Bettelheim et de Kogon sur les rapports de pouvoir dans les camps de concentration nazis, les expériences de Milgram, ou encore une étude sur les réactions de jeunes Américains, noirs et blancs, face à l'émergence du mouvement des droits civiques au début des années 1960.

1. *Injustice*, 438.

Mais après ces cent premières pages, le livre bascule. S'ouvre alors une deuxième partie, intitulée : « Une perspective historique. Les ouvriers allemands. 1848-1920 », qui constitue le noyau central de l'ouvrage (250 pages). C'est une étude de sociologie historico-politique empirique extrêmement fouillée, s'appuyant notamment sur des statistiques et sur des témoignages d'ouvriers, au travers d'enquêtes de l'époque et de plusieurs autobiographies. La question devient : dans quelles circonstances les ouvriers allemands ont-ils alterné entre obéissance et révolte ? qu'est-ce qui, au cours de cette période, a changé dans leurs réactions ? et qu'est-ce qui n'a pas changé ?

Moore expose ses intentions de la manière suivante.

Je n'entends pas [...] utiliser l'histoire simplement pour tester des hypothèses. L'histoire sociale a ses propres modèles (*patterns*) de causalité, et ses propres messages que l'on ne peut discerner qu'en déchiffrant ces modèles. Découvrir ces connexions et interpréter leur signification, au sens de ce qu'elles nous apprennent sur les changements dans les idées face à l'injustice et sur les causes de ces changements, sera notre tâche principale dans cette deuxième partie.

Dans ce qui suit, j'essaierai de montrer comment ces processus ont œuvré parmi les ouvriers allemands durant la transition entre le mode de vie artisanal et celui du capitalisme industriel avancé. [...] L'étude se concentrera, pour autant que les données le permettent, sur les vies et les sentiments des ouvriers ordinaires et négligera l'histoire des mouvements politiques et économiques organisés, sauf dans la mesure où celle-ci révèle ce qui est arrivé aux gens ordinaires. Ce ne sera pas non plus une histoire complète. L'interprétation se concentrera sur trois périodes de crise majeure².

Les trois crises en question sont la révolution de 1848, les années qui ont précédé l'éclatement de la Première Guerre mondiale, et la révolution allemande avortée d'après-guerre entre fin octobre 1918 et mars 1920 (entre la révolte des marins de Kiel dans les derniers jours d'octobre 1918 et le soulèvement ouvrier dans la Ruhr en réaction à la tentative de putsch de Kapp en mars 1920). S'agissant de cette troisième période de crise, à laquelle il consacre deux chapitres (75 pages), Moore est évidemment amené à affronter des problèmes classiques – la situation était-elle révolutionnaire ? pourquoi les soulèvements successifs ont-ils échoué ? –, mais il le fait toujours avec les matériaux qui sont les siens (ceux des données empirique et des faits, analysés du point de vue des ouvriers ordinaires), et à partir de questions et de catégories qui sont les siennes (et non celles des acteurs de l'époque, ni celles des débats ultérieurs au sein du mouvement ouvrier). Autant dire que, même quand il ne réfute pas ou ne discute pas ouvertement les diverses interprétations marxistes de ces événements, il est constamment en tension avec elles.

La révolution allemande de 1918-1920 finit ainsi par devenir le deuxième du livre. Cela ne surprendra pas. Elle est, souligne l'auteur lui-même, la seule révolution essentiellement ouvrière qui ait jamais eu lieu dans un pays industriel avancé. Or lui-même a consacré la plus grande partie de ses travaux de sociologie historique aux grandes révolutions politiques et sociales de l'époque moderne : rattaché pendant toute sa carrière au Russian Research Center d'Harvard, il a consacré ses deux premiers livres, en 1950 et 1954, à la révolution russe et au régime soviétique ; et le livre de sociologie historique qui a fait sa notoriété, *Social Origins of Dictatorship and Democracy*, publié en 1966, contient, entre autres choses, une comparaison entre les révolutions anglaise, française et chinoise. Centré sur la révolution allemande, *Injustice* vient à son heure.

2. *Injustice*, 119.

Cette focalisation sur la révolution allemande est totalement assumée par l'auteur. En effet, les deux premiers chapitres de la troisième et dernière partie (intitulée « Perspectives générales ») sont consacrés respectivement à une comparaison entre les révolutions russe et allemande (quels points communs ? quelles différences ? pourquoi l'une a-t-elle réussi alors que l'autre a échoué ?), et un essai d'histoire contrefactuelle avant la lettre intitulé « La suppression des alternatives historiques » ; Moore y soulève deux questions : (1) entre la stratégie de la social-démocratie (soumission aux milieux d'affaires, à l'état-major, et appui sur les corps-francs) et la stratégie insurrectionnelle des révolutionnaires radicaux (disons les spartakistes, pour simplifier), une troisième voie était-elle possible, celle d'une transformation libérale de l'État prussien et de réformes sociales appuyée sur le mouvement ouvrier, qui aurait donné légitimité et assise populaire à la nouvelle république, et peut-être évité Hitler ? (2) pourquoi cette alternative, si c'en était une, a-t-elle été étouffée ou supprimée, et par qui, ou par quoi ? Dans le chapitre suivant, Moore revient à la question de l'indignation morale contre l'injustice, mais pour se demander cette fois quelle place elle tenait au sein du mouvement nazi, et donc quelle différence il peut y avoir entre l'indignation morale qui conduit à l'émancipation et celle qui conduit à l'oppression et à la cruauté – sachant que, comme l'ont montré suffisamment les révolutions russes et chinoises, et déjà les massacres de Septembre en 1792 en France, de la première à la seconde il peut n'y avoir qu'un tout petit pas.

C'est seulement dans les deux derniers chapitres, et notamment dans le dernier (« L'inévitabilité et le sens de l'injustice ») que Moore, lesté de ce solide matériau historique et de ce vaste tissu de réflexion, revient à sa question générale initiale « Dans quelles conditions les gens se révoltent-ils ? » – une question qui, au fil du périple qu'est ce livre, s'est doublée d'une autre, historiquement et socialement située : « Dans quelles conditions les ouvriers allemands, depuis le milieu du XIX^e siècle, se sont-ils révoltés ? » et à laquelle est venue se joindre une troisième, historique encore mais beaucoup plus globale : « Durant la seconde moitié du XIX^e siècle et pendant tout le XX^e, quelles relations les ouvriers ordinaires, ont-ils entretenues avec les révolutions engagées en leur nom et auxquelles ils ont, pour un certain nombre d'entre eux au moins, activement participé ? »



1. Les ouvriers allemands avant et après la Première Guerre mondiale

Commençons par les résultats les plus importants de l'étude de sociologie historique. Je me concentrerai sur trois mouvements particulièrement significatifs, et à propos desquels Moore fournit des données détaillées et de longues analyses : [1] la grève des mineurs de charbon de la Ruhr en 1905, selon lui le mouvement social le plus important de l'Allemagne industrielle d'avant-guerre ; [2] le mouvement des conseils d'usine, chez les mineurs de la Ruhr notamment, mais aussi dans d'autres secteurs et dans d'autres régions, entre novembre 1918 et l'été 1919 ; [3] le soulèvement de la Ruhr en réaction à la tentative de putsch de Kapp, en mars 1920, auquel les mineurs (encore eux) ont pris une part importante, et dans lequel Moore voit « le soulèvement le plus important d'ouvriers de l'industrie qui ait jamais eu lieu dans un pays industriel moderne », soulèvement éphémère, certes, mais spontané et d'une ampleur sans précédent : entre le 15 et le 20 mars, se lève une Armée

rouge d'une centaine de milliers d'ouvriers environ, qui s'empare d'un vaste territoire et de plusieurs villes (dont Dortmund et Essen) ; mais ce soulèvement armé tourne court aussitôt et s'effiloche, avant de se désintégrer et de s'effondrer face à la reprise en mains par les autorités et l'armée régulière ; aux premiers jours d'avril, tout est fini.

Les conclusions de ces enquêtes peuvent être condensées en cinq idées.

1.1. Ni la misère, ni l'oppression, ni les changements dans les forces productives et les rapports de production ne suffisent pour engendrer les conflits et la révolte³

La démonstration de cette idée, il l'apporte par une comparaison entre les comportements respectifs de deux groupes d'ouvriers de la Ruhr durant les vingt ou trente années qui ont précédé la Première Guerre mondiale : les métallurgistes (qui sont essentiellement des sidérurgistes) d'une part, et les mineurs de charbon d'autre part. S'agissant des salaires, de la dureté des conditions de vie et de travail, de l'autoritarisme patronal et des humiliations qui en résultent, les situations de ces deux groupes, si elle ne sont pas identiques, sont suffisamment voisines pour être comparables. Mais leurs réactions face à ces situations divergent du tout au tout.

Les métallurgistes de la Ruhr sont le désespoir du plus puissant syndicat de l'Allemagne d'avant-guerre, celui des métallos : pas de mouvement social, aucune grève, pas d'organisation syndicale forte capable d'engager avec le patronat une négociation collective de leurs droits. À l'inverse, les mineurs de charbon mènent dès 1872 de grandes grèves. Ils le font notamment en 1889 (70% de participation), et surtout en 1905, où la grève, partie spontanément puis prise en mains par les syndicats, est plus large encore.

Selon Moore, la combativité des mineurs a deux causes principales, étroitement liées entre elles : les traditions de la profession (son passé) et l'organisation concrète du travail (son présent). Les mineurs étaient, à l'ère pré-industrielle, une profession dotée d'un statut où les conditions de travail et de négociation du salaire étaient soumises à des règles traditionnelles, reconnues par l'État. À partir de 1850, les patrons obtiennent une libéralisation et une déréglementation. Mais les mineurs résistent, en s'appuyant sur les règles traditionnelles qu'ils ressentent comme légitimes et justifiées. Et ils peuvent le faire parce que le travail de la mine requiert une forme d'organisation en petites équipes dirigées par un chef-porion et des règles drastiques de sécurité placées sous la responsabilité de superviseurs. Les chefs porions négocient quotidiennement avec les contrôleurs le salaire de l'équipe (il est calculé à la tâche, au wagonnet chargé) ; les superviseurs exercent une autorité paternaliste ambiguë : ils sont les représentants du patron, mais ils ont besoin que les équipes fonctionnent et qu'il y ait le moins possible d'accidents. Les mineurs tirent ainsi de l'histoire de leur profession et de l'organisation spécifique de leur travail des outils qui les aident à conserver un contrôle sur leur environnement physique et social.

À l'inverse, les métallurgistes n'ont aucune tradition. Ce sont des paysans ou des artisans jetés à ces Moloch que sont le haut-fourneau et l'aciérie, lieux de vacarme, de flammes et de danger. Les ouvriers y sont relativement isolés les uns des autres (il y a peu de communication d'un atelier à un autre), assignés à des postes fixés et très hiérarchisés. L'organisation du travail tend vers la fragmentation et la spécialisation. Et les révolutions techniques se font en permanence.

3. Moore, qui évite en général soigneusement le vocabulaire marxiste, n'emploie pas ici les termes « forces productives » et « rapports de production » ; mais, comme on va le voir, c'est bien de cela qu'il parle.

À la différence des mineurs, [les métallurgistes] n'ont pas développé, à partir de leur propre expérience de vie, un ensemble de normes qui les auraient rendus capables de dire ce qu'ils ne devaient pas supporter en matière d'abus particuliers. [...] L'absence de traditions partagées et la fragmentation sociale sur le lieu du travail ont rendu très difficile le sens d'un destin commun comme base d'action collective⁴.

Moore en conclut que « le sens de l'injustice est un goût acquis : une réponse éduquée, historiquement déterminée », même s'il a une base biologique. « Il fallait, souligne-t-il, dire à de nombreux ouvriers quels étaient leurs droits. »

1.2. Les normes de condamnation de certaines pratiques comme injustes, et donc les revendications et les aspirations des ouvriers sont caractérisées par deux traits : (a) leur enracinement dans un contexte bien circonscrit et une expérience particulière, (b) leur convergence vers l'exigence d'un traitement humain décent

Lors de la grande grève de 1905, les principales revendications des mineurs sont : la journée de huit heures, qu'il soit mis fin au non-paiement des wagons incomplètement chargés, un salaire minimum, la création d'un comité ouvrier pour débattre avec la direction sur les points de désaccords, l'élection des inspecteurs des chargements et l'introduction d'un système de surveillants de la mine élus, un traitement humain décent et notamment la mise en place de pénalités pour les cadres qui maltraitent ou injurient les ouvriers.

Le trait le plus frappant de ces revendications est qu'elles sont toutes des revendications de mineurs [...] reflétant un désir d'être acceptés comme des êtres humains avec leur dignité et leurs droits au sein de l'ordre social existant. En même temps, elles représentent un effort pour se donner, au sein de cet ordre, des coudées un peu plus franches, afin de donner aux mineurs davantage de contrôle sur leur situation au travail. [...] Bien que posées strictement dans le contexte de la mine, ces doléances reflètent un modèle (*pattern*) commun reconnaissable ; elles sont l'écho d'un code universel potentiel.

C'est la même expérience de la vie au travail et la même aspiration à un traitement humain décent qui, selon l'analyse de Moore, motiveront en profondeur le mouvement pour les conseils d'usine, quatorze ans plus tard, au printemps 1919.

Ce mouvement ne doit pas être confondu, explique-t-il, avec le mouvement des conseils d'ouvriers et de soldats, né à Kiel à la fin octobre 1918, mouvement populaire principalement tourné contre la hiérarchie militaire, qui a connu son apogée à la mi-décembre lors d'un grand congrès à Berlin (16-21 décembre 1918) ; mais au cours de ce congrès, ce mouvement, noyauté par la social-démocratie, s'est politiquement suicidé en demandant la tenue immédiate des élections à l'Assemblée constituante, qui auront lieu un mois plus tard (19 janvier 1919).

Le mouvement des conseils d'usine, lui, est un mouvement ouvrier interne aux entreprises et visant au contrôle de la production par les travailleurs, qui se développe parallèlement dès le mois de novembre 1918 et pendant tout le premier semestre 1919 dans plusieurs régions industrielles, notamment dans la Ruhr et particulièrement dans les mines, mais qui sera brisé systématiquement et successivement partout par la social-démocratie et par les corps francs.

4. *Injustice*, 262-3.

Certes, reconnaît Moore, l'idée de tels conseils vient de l'extérieur de l'usine et de la mine ; mais, dit-il, cela n'importe guère.

Quand des dirigeants extérieurs à leurs propres rangs disent à des ouvriers en colère qu'ils doivent prendre le contrôle du processus de production eux-mêmes s'ils veulent gagner des améliorations réelles dans leur situation, un grand nombre d'ouvriers répondent avec enthousiasme. Je risquerais la conjecture que c'est ce que le socialisme signifiait réellement pour les ouvriers de la base. Un peu plus concrètement, il signifiait davantage de contrôle sur leur propre destin et un peu plus de respect de la dignité humaine. C'était plus proche de l'anarchisme que du socialisme marxiste centralisé.

La thèse de Moore est qu'en adoptant cette stratégie des conseils d'entreprise, les mineurs de la Ruhr poursuivent alors, par d'autres voies, les buts qui étaient déjà les leurs dans leurs grèves d'avant-guerre : dans les conditions de l'après-guerre, le contrôle de la production et les conseils leur apparaissent comme les moyens adéquats d'y parvenir.

Il s'appuie notamment sur le discours prononcé, devant le Congrès des conseils d'ouvriers et de soldats de la mi-décembre 1918 à Berlin (auquel j'ai fait allusion à l'instant), par un certain Heinrich Schliestedt. Ce dirigeant du syndicat des métallos s'était rendu dans la Ruhr et en était revenu avec un plaidoyer vibrant en faveur du mouvement des mineurs.

Il mettait en garde les délégués qu'il fallait sérieusement introduire le socialisme au moins dans les mines, et pas le remettre à la saint-glinglin. Le socialisme pour lui n'était pas une abstraction : « Ce qui compte, c'est que nous devons travailler dans les usines d'une manière tout à fait différente d'avant, et c'est ce que l'Assemblée nationale ne peut accomplir. Ce qui compte, c'est la *direction des usines*. Il n'est plus possible que les propriétaires et leurs commis dirigent seuls ; nous devons obtenir que les ouvriers y participent. La direction du travail doit donc être mise dans les mains de comités ou de conseils d'ouvriers⁵. »

Moore commente ce discours de la manière suivante :

Le message effectif aux ouvriers était en gros celui-ci : si vous voulez faire quelque chose pour vos revendications, il est nécessaire pour vous que le gouvernement s'empare des mines, *et* il est nécessaire pour vous que vous ayez vos propres hommes dans la direction afin de mettre fin aux actes arbitraires. Ceci devint la pensée principale derrière la revendication des mineurs. C'était une nouvelle version de la vieille demande d'un « traitement humain décent », un thème sur lequel on insistait expressément dans le mouvement conseilliste. À cette occasion, les demandes des travailleurs allaient au-delà des demandes habituelles d'amélioration de leurs conditions matérielles et sociales. Si le traitement humain décent leur semble encore central, c'est, croient les travailleurs les plus politisés et les plus actifs, seulement à travers un partage de la direction qu'ils pourront atteindre cet objectif à long terme. La socialisation et le système de conseils forment une unité indissociable dans leur diagnostic et leur remède pour leur situation critique⁶.

Ce mouvement est brisé par les corps-francs et par les manœuvres des dirigeants sociaux-démocrates en avril 1919. Mais, estime Moore, l'important est que « le putschisme radical à la manière spartakiste ne pouvait avoir de prise sur les ouvriers aussi longtemps qu'il y avait la perspective de gagner ces revendications à travers les conseils d'usine ».

Il donne d'autres exemples assez voisins, dans une grande usine chimique (Leuna) et dans les mines d'Allemagne centrale, où les revendications sont les suivantes : [1] une certaine forme de démocratisation des structures internes de l'entreprise ; [2] avoir voix au chapitre sur les conditions de travail ; [3] avoir accès à tous les documents

5. *Injustice*, 323.

6. *Injustice*, 324.

concernant les opérations de l'entreprise ; [4] un partage équitable des profits entre propriétaires et ouvriers. Moore ajoute que ces revendications ne s'accompagnent d'aucun discours allant dans le sens d'un soulèvement révolutionnaire ou de la dictature du prolétariat⁷.

Les leçons qu'il tire de ce mouvement sont les suivantes :

La source de la colère des travailleurs était essentiellement une combinaison de deux choses : certaines privations matérielles et ce qu'ils appelaient eux-mêmes le manque de traitement humain décent. Ce manque de traitement humain décent offensait leur sens de l'équité. [...] L'abus d'autorité et l'arbitraire de la direction formaient la base des revendications des travailleurs en faveur d'une démocratisation de l'entreprise, de l'accès à l'information sur les opérations de l'entreprise, une voix au chapitre au sujet des licenciements, etc. Le socialisme et les conseils d'entreprise étaient, en d'autres termes, les moyens d'obtenir un traitement humain décent.

Globalement, la manière d'y parvenir semble avoir été suggérée d'en-haut aux ouvriers. D'un autre côté, ils ont accepté la suggestion chaudement et ont combattu pour elle avec courage et obstination. Sans la combinaison de privations matérielles et de doléances morales, il semble peu vraisemblable que ce mouvement politique de masse aurait pu prendre pied. Même avec ces doléances, les ouvriers étaient essentiellement non révolutionnaires et ne prêtaient aucune attention aux agitateurs putschistes. Tout ceci avait lieu dans une époque où l'euphorie générale alternait avec la colère et le désespoir. Il fallut la déception et la menace de la force pour faire monter ces ouvriers sur les barricades. [...] Ce fut une des alternatives les plus potentiellement libératrices de l'histoire humaine, écrasée par des forces plus puissantes⁸.

1.3. L'exigence d'acceptation par la société et la tendance à l'identification à l'Empire

Avant d'en venir aux barricades et au soulèvement armé de mars 1920, Moore avance deux idées. [1] Que la revendication d'un traitement humain décent, avant-guerre mais aussi dans l'après-guerre, débouchait, chez la plupart des ouvriers de base, non pas sur une aspiration à renverser l'ordre social existant et à en créer un autre sur des bases neuves qu'ils puissent diriger, mais à se faire accepter par et dans l'ordre social existant, moyennant un réaménagement suffisant de celui-ci pour leur faire une place et satisfaire leurs aspirations à une vie décente. [2] Que cette exigence de se faire accepter par l'ordre existant débouchait à son tour sur l'identification à lui et sur la volonté de le défendre ; autrement dit, elle expliquerait, au moins pour partie, l'acceptation de la guerre en août 1914.

La demande d'un traitement humain revenait [de la part des ouvriers] à une demande d'acceptation dans l'ordre social existant et de modification de celui-ci dans le sens d'une plus grande égalité, mais certainement pas de son renversement révolutionnaire. De la demande pour être acceptés dans l'ordre social, il ne pouvait y avoir qu'un très petit pas jusqu'à la volonté positive de défendre cet ordre quand un ennemi étranger menace à l'horizon⁹.

Il est clair en effet pour Moore que, s'il y a un « nous » dont les ouvriers attendent la satisfaction de leur revendication d'un traitement humain décent et dans lequel ils aspirent à s'intégrer, c'est le « nous » de l'État national, et non celui de l'internationale. Il y avait là, souligne-il, un véritable dilemme : (A) les aspirations des dominés ne pouvaient être satisfaites que dans le cadre de l'État national concret ; (B) un monde d'États nationaux indépendants a tendance à être un monde de guerres et

7. *Injustice*, 325.

8. *Injustice*, 326.

9. *Injustice*, 224-225.

de préparatifs de guerre. Je ne m'attarderai pas sur les problèmes que soulève cette manière d'exposer les choses ; ce sont des débats qui nous entraîneraient trop loin de notre propos d'aujourd'hui. J'indiquerai simplement que Moore, quant à lui, estime qu'il serait injuste de reprocher aux dirigeants sociaux-démocrates de n'avoir pas vu ce dilemme. Car, dit-il, « c'est un dilemme que ni les révolutionnaires ni les libéraux modernes n'ont résolu ».

1.4. Le soulèvement dans la Ruhr en mars 1920 fut d'abord et avant tout une réaction de défense

Quant au soulèvement dans le Ruhr en mars 1920, Moore le voit bien comme un soulèvement révolutionnaire et il serait difficile de le voir autrement. Mais il refuse d'en conclure que les ouvriers seraient alors dans leur grande masse devenus des révolutionnaires.

Ce fut un soulèvement de masse à grande échelle, et non le putsch isolé d'une bande d'enragés. Il y a aussi tous les indices que ce soulèvement fut spontané, au moins au sens négatif où il n'a pas été le résultat d'un plan préalable et d'une organisation attentive. Ici, à tout le moins, une large masse d'ouvriers de l'industrie moderne sont devenus suffisamment en colère pour s'attaquer violemment au régime en place.

[... Toutefois,] la masse des ouvriers n'étaient absolument pas dans un cadre de pensée révolutionnaire. Ils étaient très en colère, mais ils avaient des cibles limitées et spécifiques. Ils ne voulaient pas établir un nouvel ordre social. Des circonstances au-delà de leur contrôle les ont forcés à des actions révolutionnaires. Ils virent la révolution – dans la mesure où ils la virent – comme le seul mouvement défensif qui leur était ouvert dans une situation très menaçante.

Moore en veut pour preuve un certain nombre de faits. [1] Durant ce soulèvement, les ouvriers sont restés unitaires : ils ont salué avec enthousiasme les ententes entre les 3 partis (SPD, USPD, KPD) et refusé systématiquement toute condamnation du SPD. [2] Ils demandaient à être enrôlés dans les forces de défense locales. Ce qui lui inspire ce commentaire sarcastique : « Dans une révolution, on prend d'assaut le commissariat de police ; on ne se déclare pas volontaire pour être enrôlé dans les forces de police. » [3] Dans les villes prises par l'Armée rouge, les autorités locales ont été maintenues en place et les ouvriers-soldats n'ont guère exigé d'elles que des mesures extrêmement modestes comme la libération des prisonniers politiques ou la réparation de tel journal interdit. [4] Alors même que certaines villes venaient d'être prises par des ouvriers en armes, les autres ont simultanément repris le travail sitôt qu'il leur fut confirmé que le putsch avait échoué à Berlin.

Moore considère que, si les ouvriers se sont lancés en masse dans ce soulèvement, c'est qu'ils se sont sentis acculés : d'un côté, ils se sentaient menacés par les forces de sécurité soutenant le putsch, qui les provoquaient, et ils ne voulaient pas les laisser rétablir l'ordre ancien ; de l'autre côté, leurs propres syndicats restaient attentistes. Les ouvriers se sont donc retrouvés dans une situation désespérée et ils ont dû inventer une manière nouvelle de se défendre.

L'organisation sociale dominante était tournée contre eux ; une grande partie de leur propre organisation les avait lâchés. Pour leur propre défense, ils ont dû créer de nouvelles formes sociales à partir de zéro¹⁰.

Il en conclut qu'on peut être conduit à des actions révolutionnaires sans être soi-même révolutionnaire ni vouloir l'être.

La masse des ouvriers n'étaient pas révolutionnaires. Ils ne voulaient pas renverser l'ordre social existant et le remplacer par quelque chose d'autre,

10. *Injustice*, 334.

surtout pas par un système que les ouvriers ordinaires auraient eu en charge. Ils étaient cependant très en colère. Ils étaient acculés dans un coin et combattaient pour se défendre. Cette défense se transforma, de manière plutôt inattendue, en contre-offensive. L'ingrédient révolutionnaire [...] était quelque chose que seule une minorité de dirigeants politiques locaux essayaient d'imposer à l'ensemble du mouvement¹¹.

Mais, observe-t-il, c'est une chose fréquente dans les révolutions, ratées ou réussies.

Les objectifs révolutionnaires sont généralement imposés par les dirigeants à des masses en colère qui servent à dynamiser l'ordre ancien quand d'autres conditions l'ont rendu possible. Et je risquerais même la suggestion que, dans toutes les grandes révolutions qui ont réussi, la masse des suiveurs n'a pas consciemment voulu le renversement de l'ordre social. Je définis ici le succès au sens très limité et inadéquat de prise et d'exercice du pouvoir.

Dans la mesure où le petit peuple en colère veut quelque chose de nouveau, cela revient généralement à la perception de l'ordre ancien, moins les traits désagréables et oppressifs qui l'affectent. Et ce n'est pas une révolution. [...] Dans la mesure où les abus et l'oppression sont une conséquence structurelle de l'ordre ancien, de tels espoirs sont aussi utopiques. [...] Une masse révolutionnaire n'est pas en soi un ingrédient indispensable pour une révolution réussie¹².

1.5. Conclusion générale de l'enquête : il n'y jamais eu en Allemagne de réservoir de forces révolutionnaires, ni avant ni après la Première Guerre mondiale.

La situation dans la Ruhr constitue une évidence décisive contre la thèse de l'existence d'un réservoir substantiel de mécontentement révolutionnaire attendant que les bons dirigeants ouvrent le robinet.



2. Comment le sentiment d'inévitabilité peut-il être surmonté ?

En s'appuyant sur les résultats de cette enquête socio-historique sur les ouvriers allemands, Moore peut revenir, notamment dans son dernier chapitre, à sa question initiale, celle des conditions de la révolte et de la révolution. Dans les trois premiers chapitres du livre, il avait posé (comme je l'ai expliqué en ouverture) son cadre général de réflexion. Trop sommairement résumé, ce cadre consiste en trois idées.

1. Il existe « un *sentiment d'injustice*, récurrent, possiblement pan-humain, qui naît des exigences combinées de la nature humaine innée et des impératifs de la vie en société¹³ ». La vie sociale, en effet, parce qu'elle implique la coopération, ne repose pas uniquement sur la peur, la force et la fraude, mais aussi sur l'exigence de réciprocité. Les rapports sociaux sont réglés par des contrats sociaux, largement implicites et parfois explicites, qui, selon les rapports de force, sont renégociés en permanence par tous les participants. La vie sociale est un mixte de coercition et de réciprocité.

11. *Injustice*, 351.

12. *Injustice*, 351-352.

13. *Injustice*, 73.

Les formes et les critères de la réciprocité varient évidemment selon l'histoire et selon les sociétés, mais l'exigence de réciprocité, elle, est universelle. Comme est universel le *sentiment d'injustice*, c'est-à-dire les réactions d'indignation morale (*moral outrage*), de colère morale (*moral anger*) devant le non-respect des règles de réciprocité. Moore cite, à cet égard, la déclaration d'un chef rebelle chinois de l'époque Song, vers 1120, Fang La :

« Fondamentalement, il y a un seul principe de base pour l'État et pour la famille. Supposez que les plus jeunes doivent labourer et tisser, être esclaves toute une année, puis, quand ils ont accumulé du grain et des vêtements, que les plus âgés prennent tout, le dépensent, et les fouettent pour la plus petite offense, ne manifestant aucune pitié jusqu'à les torturer à mort. Aimerez-vous cela ?¹⁴ »

2. Il existe chez les êtres humains une capacité impressionnante et même tragique à supporter les souffrances et les abus¹⁵. L'ordre social peut être organisé de manière telle qu'il produise une véritable *anesthésie sociale* : en légitimant la misère et la domination, il les rend alors insensibles.

L'idée qu'il existe un esprit de révolte indomptable chez tous les êtres humains est, je le crains, un mythe. [...] Si aucune culture ne fait de la souffrance une fin en-elle-même et si toutes les cultures traitent certaines formes de souffrance comme intrinsèquement douloureuses, nous sommes justifiés à considérer l'absence de douleur ressentie comme due à une certaine forme d'anesthésie morale et psychologique. De ce point de vue, l'affirmation qu'il n'existe pas d'esprit indomptable de révolte prend un sens différent. Il signifie que, sous certaines conditions sociologiques et psychologiques spécifiées, l'anesthésie peut être terriblement effective¹⁶.

C'est le cas, typiquement du système indien des castes, que Moore appelle un système de « réciprocité exploitrice »¹⁷. Si oppressives et humiliantes que soient les conditions de vie des Intouchables, on n'observe dans l'histoire traditionnelle de l'Inde aucune trace de révolte de leur part contre ce système ; il existe même des autorités internes aux castes les plus basses pour juger et sanctionner toute infraction aux règles. Il est clair, par conséquent, que l'esprit de révolte ne peut émerger dans toutes les circonstances historiques¹⁸.

Il existe toutes sortes de techniques auxquelles les dominants peuvent recourir pour étouffer, voire annihiler le sentiment d'injustice, ou l'empêcher d'avoir une quelconque efficacité : faire apparaître la souffrance comme relevant d'un ordre cosmique, créer une dépendance forte du dominé au dominant, instaurer une étiquette (typiquement, le rapport maître-serviteur), faire que la solidarité entre dominés conduise ceux-ci à étouffer les voix protestataires (« Tais-toi, tu vas nous faire punir »), etc. Ces techniques créent chez les dominés un sentiment d'inévitabilité de leur condition.

3. Les dominés ne peuvent s'engager dans un conflit avec les dominants pour renégocier le contrat social, voir le détruire et en imposer un autre, qu'à deux conditions : (1) ils doivent disposer de ce que Moore appelle des *normes de condamnation morale*, c'est-à-dire des critères et des justifications au nom desquels ils vont pouvoir traiter certains comportements des dominants ou certains systèmes de comportement comme des violations de la réciprocité ; (2) ils doivent pouvoir surmonter le *sentiment d'inévitabilité* de l'ordre social prévalent, qui étouffe leur capacité d'imaginer une

14. *Injustice*, 26.

15. *Injustice*, 13.

16. *Injustice*, 459-460.

17. *Injustice*, 60.

18. *Injustice*, 60-63.

modification de celui-ci, ou son remplacement par un ordre social plus juste.

Vaincre le sentiment d'inévitabilité est essentiel pour le développement d'une indignation morale politiquement effective. [...] La tâche est de déterminer comment les êtres humains se réveillent de l'anesthésie, comment ils surmontent le sentiment d'inévitabilité, et comment un sentiment d'injustice peut prendre sa place¹⁹.

Notre question devient donc :

Comment un ordre social, qui apparaît plus ou moins inévitable à la population qui est y soumise, peut-il perdre tout ou partie de son aura ? [...] Comment des normes de condamnation (*standards of condemnation*) émergent et à travers quelles sortes d'organisation sociale les êtres humains les mettent-ils en pratique²⁰ ?

Je me concentrerai ici sur quatre points.

2.1. La modernisation. Discussion de l'interprétation marxiste

La condition première est qu'il apparaisse possible de résoudre les problèmes de la misère matérielle, une possibilité qui n'est apparue qu'avec la triple révolution – scientifique, technique et économique – qui est celle des temps modernes.

L'ingrédient premier et essentiel pour tout le processus est une amélioration assez rapide de la capacité d'une société à produire des biens et des services, suffisamment pour faire apparaître qu'il est possible de « résoudre » le problème de la pauvreté tel qu'il a été traditionnellement défini. On peut aller plus loin et affirmer que cette amélioration doit être suffisante pour faire apparaître la pauvreté comme un *problème*, et non plus comme faisant partie de l'ordre naturel de l'univers. Une telle transformation n'est survenue à cette échelle qu'une seule fois dans l'histoire humaine, et seulement très récemment²¹.

Une transformation de ce genre entraîne des changements considérables dans la division du travail, dans le système d'autorité et dans la distribution des biens et des services. Pour le dire autrement, elle a des effets très différents et très inégaux sur les différentes classes sociales de la population et sur les relations entre elles. C'est la raison pour laquelle les marxistes font des changements dans la structure économique d'une société la base de tous les autres, y compris des changements dans les normes morales.

Les marxistes, dit Moore, ont raison sur un point :

Les changements dans les idées et les idéaux ne sont pas réalisables si et tant qu'il n'y a pas des changements dans la capacité d'une société à réduire son niveau de misère socialement nécessaire par une augmentation de la productivité. Sans cet accroissement du potentiel économique, les idées de libération ne peuvent guère être autre chose que des rêveries intellectuelles et des jouets pour un nombre limité de gens²².

19. *Injustice*, 459-461.

20. *Injustice*, 468.

21. *Injustice*, 468.

22. *Injustice*, 468-9.

Mais il récuse l'idée que les changements économiques *causent* nécessairement les changements sociaux et intellectuels²³ : parfois oui, parfois non, dit-il.

Les institutions économiques ont souvent eu à s'adapter aux considérations militaires, politiques et même religieuses. Les systèmes d'idées et les significations culturelles ont aussi une dynamique de transformation qui leur est propre et qui peut avoir des conséquences très significatives pour les institutions économiques²⁴.

Moore avance ici trois arguments.

[1] Les marxistes commettent une lourde confusion conceptuelle : ils prétendent faire de ce qui n'est qu'une *condition nécessaire* une *nécessité causale*.

Dire que des transformations dans l'organisation économique (*economic arrangements*) sont une condition nécessaire pour que s'opère un changement, par exemple, dans les croyances religieuses et morales, ce n'est pas la même chose qu'affirmer que des transformations économiques sont toujours la cause d'un tel changement. Les propositions universelles sur le primat des changements économiques (même quand on y adjoint l'utile clause échappatoire « à long terme ») doivent être rejetées d'emblée²⁵.

[2] Les changements moraux sont eux aussi, en tant que tels, des conditions nécessaires de toute transformation importante de l'ordre social.

Sans des sentiments moraux forts et sans indignation, les êtres humains n'agiront pas contre l'ordre social. En ce sens, les convictions morales deviennent un élément également nécessaire pour changer l'ordre social, en même temps que des modifications dans la structure économique. [...] Ces convictions sont aussi probablement nécessaires pour qu'une société continue à fonctionner selon ses lignes coutumières, bien que ce soit plus difficile à démontrer.

[3] Concernant l'effet des transformations techniques et économiques, il y a un autre risque de confusion : une augmentation de la productivité, en tant que telle et à elle seule, ne donne pas à une société le moyen de résoudre ses problèmes

Une augmentation de la productivité n'est pas la même chose qu'un changement dans la capacité d'une société à résoudre ses problèmes – ou, pour le dire de manière plus exacte, dans sa capacité à faire que des causes très anciennes de la misère humaine *deviennent* des problèmes. C'est seulement une contribution indispensable à cette capacité²⁶.

2.2. La rupture (*disruption*) dans l'ordre social

La deuxième condition nécessaire est qu'une rupture doit survenir dans l'ordre social.

Pour que des normes de condamnation acquièrent une prise, la souffrance doit augmenter suffisamment vite pour que les gens n'aient pas le temps de s'y accoutumer. [...] Il est important que les causes de la souffrance soient nouvelles, non familières, et assignables aux actes de personnes concrètes facilement identifiables. Il va sans dire que de tels jugements sont souvent erronés, mais ce sont ici leurs conséquences qui importent.

23. « En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production, et en changeant le mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain ; le moulin à vapeur, la société avec le capitalisme industriel. Les mêmes hommes qui établissent les rapports sociaux conformément à leur productivité matérielle, produisent aussi les principes, les idées, les catégories, conformément à leurs rapports sociaux. » (Marx, *Misère de la philosophie*)

24. *Injustice*, 469.

25. *Injustice*, 469.

26. *Injustice*, 470.

Ici, la *rupture de l'organisation sociale* est probablement plus importante (*significant*) dans ses conséquences politiques que la simple privation matérielle [...]. Pour l'individu, cette rupture signifie l'écroulement ou au moins *l'effondrement partiel des routines quotidiennes familiales*. Artisans et commerçants perdent leurs clients ; de nouvelles formes de compétition « inévitables » apparaissent ; d'autres commencent à amasser : il devient difficile de trouver de la nourriture, ou de payer pour celle qu'on peut trouver²⁷.

Mais, par elle-même, cette rupture peut n'engendrer rien d'autre que l'apathie (exemple : les sidérurgistes de la Ruhr avant 1914). Au lieu de susciter la révolte, elle peut rendre les populations plus malléables, et même les rendre malléables à de nouvelles formes d'oppression et d'autorité (exemple : le nazisme).

En fait, la destruction complète des institutions existantes et des habitudes de coopération peut rendre toute résistance impossible, et même impensable, en détruisant les bases sur lesquelles elle aurait pu s'appuyer.

Pour que la rupture dans l'ordre social suscite une révolte émancipatrice, il faut trois conditions.

[1] Il faut que cette rupture n'affecte pas seulement les classes dominées, mais aussi les classes dominantes.

La rupture (*disruption*) doit se répandre dans les classes dominantes et les scinder de telle manière que des alliances puissent être formées entre des éléments appartenant aux classes dominantes et aux classes dominées.

Si, par exemple, la révolution de 1848 en Allemagne a échoué, c'est que ce réaligement n'a pas eu lieu.

[2] Il faut qu'une partie des dominants apparaissent comme des parasites : qu'ils apparaissent comme des gens qui s'excluent de la réciprocité, qui prennent sans donner.

Pour que des normes de condamnation prennent forme, certains éléments dans les classes dominantes doivent apparaître comme parasites aux classes inférieures, comme n'apportant aucune contribution à la construction de l'ordre social, et donc comme violant le contrat social implicite.

[3] Il faut – et c'est le plus décisif – que les actes de ceux qui provoquent la misère apparaissent comme des violations de droits et de normes établis, et donc comme une violation du contrat social établi.

Moore évoque à ce sujet l'éclat de colère d'un ouvrier pauvre à la fin du XIX^e siècle, Karl Fischer, qui a écrit son autobiographie²⁸, où il raconte une vie de mécompte et de souffrances. Ce n'est ni un révolutionnaire, ni même un révolté ; il subit. Mais il ressent l'injustice et il a parfois des accès de colère, comme le jour où il éclate face à un patron en criant : *Hier ist keine Ordnung !* Évidemment il est viré, mais il se sent soulagé.

Pour des gens comme lui, le monde est hors de ses gonds – c'est un cri contre une injustice essentielle. — Pour beaucoup de gens, le monde est hors de ses gonds au sens où ils ont perdu tout statut régulièrement respecté et suffisamment sûr²⁹.

C'est le symptôme d'un processus d'atomisation et de dégradation qui a opéré à grande échelle.

Mais, ajoute aussitôt Moore, le genre de prolétariat urbain qui s'est constitué à partir du milieu du XIX^e en Europe (avant les grandes concentrations industrielles) constitue « une des formes les moins politiquement efficaces de la misère humaine, bien qu'elle soit peut-être la

27. *Injustice*, 470.

28. *Denkwürdigkeiten und Erinnerungen eines Arbeiters*, Leipzig, 1903.

29. *Injustice*, 478.

plus pénible ». Il n'en veut pour preuve que la facilité avec laquelle la révolte des ouvriers parisiens a été écrasée par Cavaignac en 1848³⁰.

On en arrive ici à un paquet d'analyses et de réflexions plutôt iconoclastes, qui me paraissent particulièrement intéressantes.

2.3. Les ouvriers des villes entre réforme et révolution. La question de la « prise de conscience » et du rôle historique du prolétariat ». Ce qui ne va pas dans les schémas libéraux et marxistes

Moore part d'une idée très importante pour lui, une idée qui résulte de la comparaison entre, d'une part, des mouvements révolutionnaires faisant une large place à la paysannerie et qui ont réussi (des révolutions dont il a traité ailleurs et qu'il connaît bien : typiquement la Révolution française, les révolutions russe de 1905 et 1917, la révolution chinoise) et, d'autre part, des mouvements révolutionnaires exclusivement ouvriers et urbains, qui ont échoué (comme la révolution de 1848 à Paris, et comme la révolution allemande qui est ici à la fois le matériau et l'objet de sa réflexion). Cette idée tient en deux volets.

Premièrement, il est beaucoup plus difficile de créer un espace autonome et libéré dans un soulèvement urbain que dans un soulèvement paysan : tout simplement parce qu'en ville la vie économique et sociale des classes populaires est bien plus intriquée à celle des classes dominantes, aux institutions et aux forces de l'État qu'à la campagne. Les révoltes y sont donc plus vulnérables et plus facilement écrasées.

D'où le second volet : après plusieurs défaites, les masses ouvrières urbaines, tirant les leçons de l'expérience, ont tendance à se tourner vers le gradualisme et le réformisme.

Les nouvelles formes d'action collective qui émergent dans un contexte urbain – partis révolutionnaires et syndicats – manifestent une forte tendance à finir par s'accorder avec le statu quo.

On entre ici dans ce qui, autant que je puisse en juger, constitue le cœur des idées de Moore sur l'histoire du mouvement ouvrier révolutionnaire, sur ce qui fait toute l'originalité de sa pensée et qui est à la racine de ses désaccords tant avec le libéralisme qu'avec le marxisme. Les deux modèles du développement de la classe ouvrière, le libéral et le marxiste, lui semblent, dit-il, également trompeurs parce que trop schématiques et ne capturant pas les variables les plus importantes³¹.

Commençons par le *modèle libéral*.

Selon la conception libérale, le trauma de l'industrialisation dans sa première phase a tendance à créer des demandes radicales plus ou moins irrationnelles. À mesure que le temps passe et que la productivité augmente, les travailleurs apprennent les vertus de la négociation collective, les tactiques de la pression de groupe démocratique, et ils deviennent ainsi paisiblement incorporés dans un système capitaliste libéral. De là s'ensuit la mort de l'idéologie³².

Mais, objecte Moore, le réformisme et le gradualisme chez les ouvriers ne résultent ni d'une maturation progressive de leur conscience et de leur éducation, ni non plus de ce qu'ils auraient obtenu une part suffisante de richesse et de pouvoir, ce qui leur ôterait toute envie de se révolter. *Le réformisme et le gradualisme résultent de l'amère expérience de la défaite.*

Une raison de cette réorientation fréquente [vers le réformisme et le gradualisme] est l'expérience de la défaite dans les soulèvements révolutionnaires. Le gradualisme, le réformisme et les techniques de

30. *Injustice*, 472. Curieusement, il ne dit rien de la Commune !

31. *Injustice*, 473-4.

32. *Injustice*, 474.

l'opposition légitime ne naissent pas d'un processus de maturation, ni même de situations où l'on finit par en avoir tant que cela suffit et que le combat cesse d'être attractif et de valoir la peine. [...] La documentation historique montre que, même en Angleterre et plus encore sur le continent, l'écrasement (*suppression*) a préparé la voie à la négociation et au marchandage. Pour les opposants les plus faibles, le gradualisme n'est pas une vertu de plein droit comme il l'est pour les classes dominantes ; c'est une vertu qui leur est imposée par la nécessité³³.

Pour le dire plus brutalement et plus crûment (ce n'est pas ainsi que parle Moore, mais c'est, je crois bien, ce qu'on doit conclure de ce qu'il dit), la classe ouvrière n'a pu s'intégrer à l'ordre social prévalent que parce qu'elle a avalé ses défaites et en a payé le prix ; intégrée certes, reconnue jusqu'à un certain point, oui ; mais battue hier, et toujours dominée aujourd'hui. C'est que le discours libéral dominant sur sa progressive maturation tend systématiquement à faire oublier.

Passons maintenant au *modèle marxiste*.

Selon le schéma marxiste, les ouvriers partent d'une situation d'inertie, dans laquelle ils ne sont capable au mieux que d'actes occasionnels de révolte instinctive. À travers l'expérience de l'industrialisation, qui les rassemble dans de grandes usines où leur est imposé un destin commun, ils acquièrent une conscience de classe révolutionnaire. Cette forme de conscience consiste dans une compréhension de leur rôle crucial dans l'ensemble du processus historique tel qu'il a été perçu et décrit par Marx, et dans une volonté d'agir selon cette compréhension au moment historique crucial. Même si, selon la variante léniniste, cette compréhension ne naît pas d'elle-même mais doit être apportée aux ouvriers de l'extérieur par des intellectuels qui sont devenus des révolutionnaires professionnels, l'expérience de la vie d'usine est un prérequis nécessaire pour que les masses accèdent à cette *prise de conscience*³⁴ avec l'aide des intellectuels³⁵.

Pour Moore, l'étude qu'il vient de mener sur l'histoire de la classe ouvrière allemande le conduit à rejeter ce modèle marxiste, aussi bien dans sa version classique (celle qui présuppose chez les ouvriers une capacité indépendante à apporter des solutions générales au problème de la société industrielle) que dans sa variante léniniste (celle qui admet que la conscience de son rôle historique est apporté à la classe ouvrière de l'extérieur). Le point commun à ces deux versions du modèle (là encore, je vais m'exprimer dans une langue qui n'est pas celle de Moore, mais je crois ne pas trahir sa pensée), c'est l'idée que, dans la société industrielle moderne, la classe ouvrière est la classe révolutionnaire et qu'elle doit y faire reconnaître son rôle dirigeant.

Mais, argumente Moore, même à l'acmé du soulèvement de mars 1920 dans la Ruhr, on ne trouve chez les ouvriers de la base aucun désir ni aucune volonté d'exercer un tel rôle.

Dans la mesure où il est possible de discerner les réactions et les manières de voir (*attitudes*) de la masse, il y a très peu d'indices d'un désir de réorganiser [*overhaul* = réparer, remanier] la société. Il peut y avoir parfois une très vaste réserve de colère. Mais cette colère ne se transformera pas nécessairement – et en Allemagne elle ne s'est pas transformée – en un désir de refaire le monde (*to make the world over*), pas même sous la forme d'idées égalitaires tout à fait simples ou d'un désir de voir les riches et les pauvres échanger leurs places. Et, même au plus fort du soulèvement dans le Ruhr en 1920, cette colère ne s'est certainement pas transformée en un soutien massif du socialisme³⁶.

33. *Injustice*, 473.

34. En français dans le texte.

35. *Injustice*, 474.

36. *Injustice*, 475.

Interviennent ici deux résultats majeurs des enquêtes de Moore.

[1] Le caractère *défensif* non seulement du soulèvement de la Ruhr en 1920, mais de la plupart des grands soulèvements révolutionnaires.

S'agissant des participants de base, la révolte dans la Ruhr a été principalement un spasme défensif contre la menace venue de forces de droite rapidement revitalisées. Cet aspect strictement défensif a été une composante majeure du soutien populaire à d'autres mouvements révolutionnaires. Dans la révolution russe, les revendications ouvrières qui firent surface après l'effondrement du tsarisme étaient essentiellement défensives : elles n'étaient pas en faveur d'un nouvel ordre social, même si elles ont aidé à en faire advenir un. Et en Chine, afin de mobiliser le soutien des paysans, les communistes ont mis la pédale douce à leurs objectifs révolutionnaires et mis l'accent sur des doléances paysannes limitées. [...] En tout cas, c'est un non-sens que de considérer les régimes révolutionnaires modernes comme exprimant les sentiments spontanés de la masse des populations opprimées.

[2] Les normes de condamnation adoptées par tel ou tel groupe d'ouvrier allemand (les mineurs de la Ruhr par exemple) étaient enracinées le plus souvent, d'une part, dans leurs conditions de vie et de travail spécifiques, et, d'autre part, dans leurs expériences passées. Par conséquent, d'une part, l'horizon politique de la base ouvrière reste alors très circonscrit (même si les normes que la base ouvrière adopte peuvent être vues comme l'expression, dans une situation singulière et un contexte particulier, de sentiments moraux et de formes de jugements assez universels). Et, d'autre part, le regard des ouvriers est ainsi tourné davantage vers le passé que vers l'avenir.

C'est une description qui peut être généralisée. Voici comment Moore condense les résultats de ses enquêtes.

Les conceptions spontanées des ouvriers de l'époque d'avant l'usine, des ouvriers des usines et des paysans révolutionnaires modernes ont été principalement tournées vers le passé. C'étaient des tentatives pour faire revivre un contrat social qui avait été violé. Le plus souvent c'étaient des efforts pour remédier à des doléances spécifiques et concrètes dans leur activité professionnelle particulière. L'extrême diversité des formes de vie quotidiennes créées par l'industrie moderne a très certainement été un obstacle majeur à l'action collective des travailleurs de l'industrie, un obstacle qui n'était surmonté, brièvement et rarement, que dans des périodes de crise intense (par exemple, une guerre perdue) qui venait rompre les routines quotidiennes d'une population entière. Les conceptions de la justice et de l'injustice apparaissent comme des généralisations de l'expérience quotidienne, une fois celle-ci débarrassée des traits qui la rendraient pénible pour tout être humain [...] Il est difficile de voir comment des gens qui devaient consacrer l'essentiel de leur temps et de leurs forces à leur travail [...] auraient pu développer des idées différentes. Sous cette lumière, la puissante composante défensive dans les insurrections et les révolutions devient tout à fait compréhensible.

Dans le même temps, ces considérations montrent qu'il faut être prudent quand on parle de création ou de découverte de nouvelles normes de condamnation. [...] Ce qui apparaît ici plutôt, c'est l'émergence à la surface de normes latentes. Certaines sont profondément inscrites dans une expérience historique spécifique et un ensemble d'institutions. D'autres semblent être plutôt des réactions pan-humaines qui font surface quand la perspective apparaît qu'un système de domination depuis longtemps familier puisse s'écrouler. Ces normes latentes sont nouvelles au sens seulement où les êtres humains en deviennent à nouveau conscients³⁷.

Il est difficile de dire aussi clairement que la classe ouvrière n'est pas intrinsèquement révolutionnaire, et qu'elle n'a pas particulièrement vocation à l'être.

37. *Injustice*, 476.

Une fois le dogme brisé, rien n'empêche de reconnaître la créativité politique et sociale des ouvriers et la possibilité qu'émergent de leurs expériences et de leurs luttes des normes absolument nouvelles. Et elles émergent notamment des échecs et des défaites. Dans la séquence historique '*respect de l'autorité paternaliste*' – '*organisation pour défendre et promouvoir des intérêts propres*' – '*participation à des mouvements révolutionnaires*', le facteur clé, souligne Moore, est clairement la déception : chaque fois qu'une stratégie échoue, les ouvriers en essaient une autre.

Mais, ne cesse-t-il de rappeler :

La situation dans la Ruhr constitue une évidence décisive contre la thèse de l'existence d'un réservoir substantiel de mécontentement révolutionnaire attendant que les bons dirigeants ouvrent le robinet.

Cette évaluation vaut pour toute la période révolutionnaire des dix-huit mois d'après-guerre. Moore résume la situation historique de la manière suivante.

L'expérience de la guerre avait créé, sinon le désir clair d'une nouvelle société, tout au moins le refus résolu de revenir à l'ancienne. Les normes de condamnation avaient donc changé ; mais le changement restait toutefois exprimé de manière négative : les ouvriers savaient ce qu'ils *ne voulaient pas*, mais ils savaient beaucoup moins bien ce qu'ils *voulaient*.

Si les idées de mission historique du prolétariat, de rôle dirigeant de la classe ouvrière et de dictature du prolétariat sont étrangères à l'ouvrier de base, il convient de s'interroger sur les rapports entre la base et les dirigeants, et, plus généralement, entre intellectuels et ouvriers.

2.4. L'intervention des agitateurs extérieurs. Intellectuels et ouvriers

Contre tout ouvriérisme, et non sans un petit parfum de marxisme, voire de léninisme, Moore argumente en faveur de la reconnaissance du rôle crucial des intellectuels dans l'histoire du mouvement ouvrier et des soulèvements révolutionnaires.

Il est d'autant plus nécessaire de reconnaître l'importance cruciale de leur rôle que des sociologues critiques ont eu tendance à le minimiser de crainte d'apporter de l'eau au moulin du conservatisme et de la réaction. Depuis le temps des Apôtres, et peut-être plus tôt, aucun mouvement social n'a jamais existé sans une armée de prédicateurs et de militants répandant la bonne nouvelle qu'il est possible d'échapper aux souffrances et aux maux de ce monde. C'est toujours une minorité activiste qui promeut et promulgue les nouvelles normes de condamnation. Ils sont une cause indispensable, bien qu'insuffisante, des transformations sociales, qu'elles soient pacifiques et gradualistes ou violentes et révolutionnaires. [...] Leur tâche est de découvrir et formuler les doléances latentes, de défier la mythologie dominante, d'organiser une confrontation avec les forces dominantes autour d'eux. Les agitateurs extérieurs font le dur travail de saper le vieux sens de l'inévitabilité. Ils sont aussi les voyageurs de commerce de la nouvelle inévitabilité. Dans les affaires humaines, produire l'inévitable, nouveau ou ancien, exige un effort immense, et personne ne sait exactement de quoi le nouveau aura l'air tant qu'il n'est pas arrivé. Ensuite, il est généralement trop tard³⁸.

Mais Moore ne sous-estime pas pour autant la capacité des ouvriers à faire le tri dans les idées qu'on tente de leur inculquer, puis à les tordre dans leur sens afin de les adapter à leur propre usage.

Les ouvriers prenaient aux intellectuels les idées et le soutien organisationnel qu'ils voulaient, pour les tourner ensuite à leurs propres fins. [...] Il y avait un processus d'interaction entre ouvriers et intellectuels dans lequel les idées des intellectuels sur le changement de

38. *Injustice*, 472-3.

l'ordre social, pris comme un tout, se trouvaient transformées. [...] Affirmer que les ouvriers s'emparaient des idées des intellectuels pour les modifier n'est pas minimiser le rôle de ces derniers. [...] Ce sont les intellectuels qui ont apporté aux ouvriers l'idée que la société humaine a une capacité à résoudre ses propres problèmes. Si les ouvriers ont refusé un certain nombre de leurs suggestions et, de manière générale, manifesté une répugnance à devenir de la chair à canon révolutionnaire au nom d'idéaux qu'ils n'avaient pas eux même créé à partir de leur propre expérience, qui ira le leur reprocher³⁹ ?

